

*Pleurer seul libère les tensions ;
pleurer ensemble apporte la guérison.*

APRÈS UNE SÉANCE

Oser dire à Dieu ta douleur

« Homme de douleur et habitué à la souffrance... » (Ésaïe 53.3)

« Jusqu'à quand, Éternel ? m'oublieras-tu sans cesse ? »

Psaume 13.2

Il y a un moment, dans la peine, où l'on n'ose plus prier. Ce n'est pas un manque de foi, c'est une pudeur. On voudrait se présenter à Dieu recomposé, digne, et l'on attend d'aller mieux pour revenir vers lui. La Bible enseigne l'inverse. Près d'un tiers des Psaumes sont des plaintes, et Dieu les a gardées dans son Livre pour nous apprendre à prier justement quand nous n'avons plus que des larmes.

Regarde ce que devient une plainte lorsqu'elle est adressée à Dieu. Elle cesse d'être un cri jeté dans le vide. On ne réclame des comptes qu'à celui dont on attend encore quelque chose ; on ne se fâche qu'avec une personne dont on croit qu'elle est là. Job l'a fait, durement, pendant des chapitres entiers, et à la fin c'est lui que Dieu approuve, non ses amis aux réponses trop propres. Le lament n'est pas le contraire de la foi. Il en est la forme la plus nue, celle qui ne garde plus rien pour la façade.

Il faut aller au bout de cette liberté, car elle est plus radicale qu'on ne le dit d'ordinaire. Toutes les plaintes des Psaumes ne finissent pas bien. Le Psaume 88 s'achève dans le noir, sans lumière au dernier verset, sur la solitude et les ténèbres ; personne n'y console le priant. Dieu a pourtant laissé cette prière dans sa Bible, telle quelle, sans lui coudre une fin heureuse. Ta douleur n'a donc pas besoin de se résoudre pour avoir sa place devant lui. Tu peux venir sans conclusion, sans leçon à tirer, sans la moindre embellie.

Souvent, quelque part dans la plainte, quelque chose bascule pourtant, doucement, vers la confiance : « Mais moi, je me confie en ta bonté » (Ps 13.6). Non parce que la douleur a disparu, mais parce qu'elle a enfin été déposée entre des mains. Tu n'as pas à fabriquer ce basculement. S'il vient, laisse-le venir ; s'il tarde, ta plainte reste déjà une prière entière.

Le soir de la croix, le Fils lui-même a fait sien ce langage. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » sont les premiers mots du Psaume 22. En criant sa déréliction, il ne sortait pas de la prière : il la portait à son sommet. Ta plainte la plus amère a déjà été priée par lui, avant toi et pour toi.

Le mot. L'hébreu *yadúa'* (יָדָעָה, Ésaïe 53.3) vient du verbe *yada'*, « connaître ». Ce n'est pas le savoir de celui qui a lu sur la douleur, mais de celui qui l'a habitée dans sa chair. Le même verbe dit ailleurs la connaissance la plus intime entre deux êtres. Dieu ne connaît pas ta peine de loin ; il la connaît du dedans.

Cette semaine. Une fois par jour, dis à Dieu, à voix haute, la phrase la plus vraie de ta journée, même si c'est une phrase de colère ou de vide. Ne la corrige pas. Laisse-la être ta prière.



« Seigneur, je ne comprends pas, et je ne fais pas semblant. Reçois ma plainte comme une prière, et tiens-moi pendant que je traverse. Amen. »

Le Dieu qui est entré dans la nuit

« Jésus pleura. » (Jean 11.35)
« Mon âme est triste jusqu'à la mort... »

Matthieu 26.38 · Luc 22.44 · Luc 24.15 · Hébreux 4.15

« Jésus pleura. » C'est le plus court verset de la Bible, et l'un des plus insondables. Devant la tombe de son ami, Dieu fait homme s'arrête et pleure, alors même qu'il sait qu'il va le relever dans l'instant. Sa foi en la résurrection n'a pas asséché son chagrin. La tienne non plus n'a pas à le faire. Croire que la mort n'aura pas le dernier mot ne t'oblige pas à faire comme si elle ne faisait pas mal.

Et il est allé bien plus loin que la compassion. À Gethsémané, son âme fut triste jusqu'à la mort, et sa sueur tomba comme des gouttes de sang. Il a connu l'angoisse qui écrase, celle où l'on supplie que la coupe s'éloigne et où le ciel paraît muet. Puis il est entré dans la mort elle-même.

Il y a un jour dont on parle peu : le samedi. Entre la croix et le matin de Pâques, un jour entier où Dieu était dans le tombeau, où la promesse n'était pas encore tenue, où ceux qui l'aimaient ne savaient rien de la suite. C'est souvent là que se tient ton deuil : dans l'entre-deux, après la perte et avant la consolation, quand on connaît la théorie de l'espérance mais qu'on ne la sent pas encore. Ce samedi fait partie de l'histoire de Dieu. Tu n'y es pas seul ; il l'a habité avant toi.

Et il ne se contente pas de descendre : il remonte le chemin avec toi. Sur la route d'Emmaüs, deux disciples effondrés marchaient, persuadés que tout était fini. Jésus ressuscité a fait route à leurs côtés sans qu'ils le reconnaissent, et il les a d'abord laissés dire leur peine, longuement, avant d'ouvrir l'Écriture. Souvent il est présent ainsi : non dans un éclair qui dissipe tout, mais dans une présence discrète qui marche à ton pas et t'écoute jusqu'au bout. Peut-être marche-t-il déjà près de toi, sans que tu l'aies encore reconnu.

« Nous n'avons pas un grand-prêtre qui ne puisse compatir à nos faiblesses » (Hébreux 4.15). Il ne compatit pas de loin, en spectateur. Il compatit du dedans, en habitant. Là où tu descends, il est déjà descendu. Là où tu marches, il marche.

Le mot. Le grec **edákrusen** (ἐδάκρυσεν, Jean 11.35), du verbe **dakrúō**, ne dit pas le cri bruyant du deuil : ce cri-là (*klaíō*) est réservé à la foule, au verset précédent. Il dit des larmes qui montent en silence. Les larmes de Dieu ne sont pas un spectacle. Elles sourdent, retenues et vraies, comme les tiennes.

Cette semaine. Quand la nuit se fait épaisse, ne cherche pas d'abord une réponse. Dis seulement « Jésus, tu es là », et reste un moment en silence avec Lui, sans rien ajouter.



« Jésus, toi qui as pleuré, qui es descendu jusqu'à la mort et qui marches encore près des affligés, sois avec moi. Je n'ai pas besoin de tout comprendre. J'ai besoin que tu sois là. Amen. »

Une espérance qui tient quand les larmes durent

« *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.* » (Matthieu 5.4)

« *... le Dieu de toute consolation.* »

2 Corinthiens 1.3-4 · Psaume 56.9 · Romains 8.22 · Apocalypse 21.4

« Ils seront consolés. » Note le temps du verbe. Ce n'est pas l'ordre de te sentir mieux tout de suite, c'est une promesse tournée vers un accomplissement. Et l'espérance chrétienne n'est pas de l'optimisme. L'optimisme parie que les choses vont s'arranger et espère avoir deviné juste. L'espérance, elle, ne parie pas : elle s'appuie sur un fait déjà arrivé. Le tombeau est vide. Parce que le Christ est ressuscité, la mort a désormais une date de fin, et cette certitude ne dépend pas de ton humeur du jour.

Voilà pourquoi cette espérance peut tenir alors même que les larmes ne s'arrêtent pas encore. Les deux coexistent. La Bible ne te demande jamais de faire semblant : « la création tout entière soupire » (Romains 8.22), et nous soupirons avec elle en attendant. Le gémississement n'est pas l'échec du chemin, il en fait partie. Tu peux espérer et pleurer dans la même heure, sans être partagé.

Et Dieu ne gaspille rien de ce que tu traverses. Il te console, dit Paul, afin que tu puisses un jour consoler d'autres affligés par la consolation même que tu auras reçue. Ta blessure d'aujourd'hui pourrait devenir le lieu exact d'où tu relèveras quelqu'un demain. Non pas malgré elle, mais par elle. Ce que la douleur creuse en toi, elle le creuse aussi en capacité d'accueillir la peine d'un autre.

Et avant même de sécher tes larmes, il les recueille. « Tu recueilles mes larmes dans ton outre » (Psaume 56.9). L'image est saisissante : Dieu garde tes pleurs comme on garde un bien précieux, il les compte, il les met à l'abri. Rien de ce que tu verses n'est perdu ni oublié. Puis viendra le jour où « il essuiera toute larme de leurs yeux » (Apocalypse 21.4). Remarque qu'il n'est pas dit qu'il expliquera les larmes. Il les essuiera, une à une, de sa propre main. Garde cette image pour les nuits longues.

Le mot. Le grec **paráklēsis** (παράκλησις), de **pará** (auprès) et **kalēō** (appeler), signifie « appeler à ses côtés », venir se tenir contre celui qui souffre. C'est le nom donné à l'Esprit, le *Paraclet*, et c'est aussi ce que vous faites les uns pour les autres. Pleurer ensemble, c'est déjà consoler.

Cette semaine. Chaque soir, confie à Dieu une larme de ta journée, et rappelle-toi qu'il la garde. Puis demande-lui de te montrer, cette semaine, une personne à consoler.



« *Dieu de toute consolation, je ne demande pas de comprendre, mais de tenir. Ancre mon espérance dans le tombeau vide, et fais de ma peine, un jour, une source pour un autre. Amen.* »

Méditations originales, dans l'esprit de R. Kellemen, Grief: Walking with Jesus. Textes bibliques : Louis Segond. Sens des mots hébreu/grec : lexiques bibliques usuels.